

## INTRODUCTION

Thèse de  
Freud

La thèse de Sigmund Freud selon laquelle la civilisation est fondée sur l'assujettissement permanent des instincts humains a été généralement admise. La question qu'il pose de savoir si les avantages de la civilisation compensent les souffrances infligées à l'individu n'a pas été prise assez au sérieux, et cela d'autant moins que Freud lui-même considérait ce processus comme inévitable et irréversible. La libre satisfaction des besoins instinctuels de l'homme est incompatible avec la société civilisée. La renonciation et le report de la satisfaction sont les conditions mêmes du progrès. « Le bonheur, dit Freud, n'est pas une valeur culturelle. » Le bonheur doit être subordonné à la discipline du travail en tant qu'occupation à plein temps, à la discipline de la reproduction monogame et aux lois de l'ordre social. Le sacrifice systématique de la libido, son détournement rigoureusement imposé vers des activités et des manifestations socialement utiles est la civilisation.

Ce sacrifice a été très rentable : dans les zones techniquement avancées de la civilisation, la conquête de la nature est pratiquement totale, et plus que jamais auparavant, davantage de besoins d'un plus grand nombre de personnes sont satisfaits. Ni la mécanisation et la standardisation de la vie, ni l'appauvrissement intellectuel, ni le pouvoir destructeur croissant du progrès ne fournissent une assise suffisante pour mettre en question le « principe » qui a régi le progrès de la civilisation occidentale. L'augmentation continue de la productivité rend la promesse d'une vie encore meilleure pour tous toujours plus réalisable.

Cependant, le développement du progrès semble être lié à l'intensification de la servitude. Dans tout l'univers de la civilisation industrielle, la domination de l'homme par l'homme croît en étendue et en efficacité. Cette tendance n'apparaît pas comme un recul accidentel et passa-

ger sur le chemin du progrès. Les camps de concentration, les génocides, les guerres mondiales et les bombes atomiques ne sont pas des rechutes dans la barbarie, mais les résultats effrénés des conquêtes modernes de la technique et de la domination. L'asservissement et la destruction de l'homme par l'homme les plus efficaces, s'installent au plus haut niveau de la civilisation, au moment où les réalisations matérielles et intellectuelles de l'humanité semblent permettre la création d'un monde réellement libre.

Ces aspects négatifs de notre culture révèlent le vieillissement de nos institutions et la naissance de nouvelles formes de civilisation ; la répression est peut-être d'autant plus vigoureusement exercée qu'elle devient plus superflue. Si elle devait effectivement appartenir à l'essence de la civilisation en tant que telle, la question de Freud quant au prix de la civilisation n'aurait pas de sens, car dans ce cas il n'y aurait pas de choix possible.

Mais la propre théorie de Freud fournit des arguments pour mettre en question sa thèse selon laquelle la civilisation exige une répression de plus en plus intense. A l'intérieur de ses propres théories, la discussion de ce problème doit être reprise. Est-ce que l'interdépendance de la liberté et de la répression, de la production et de la destruction, de la tyrannie et du progrès, constitue réellement le *principe* de la civilisation ? Ou, est-ce que cette interdépendance n'est que le résultat d'une organisation *historique* de l'existence humaine ? En termes freudiens : le principe de plaisir et le principe de réalité sont-ils inconciliables au point d'exiger la transformation répressive de la structure instinctuelle de l'homme ? Ou ce conflit permet-il d'envisager le concept d'une civilisation non répressive fondé sur une expérience de l'existence radicalement différente, des relations radicalement différentes entre l'homme et la nature et des relations sociales fondamentalement différentes ?

La notion d'une civilisation non répressive ne sera pas discutée en tant que spéculation abstraite et utopique. Nous croyons que deux raisons concrètes et réalistes justifient cette discussion : d'abord, la conception théorique de Freud lui-même semble réfuter sa négation constante de la possibilité historique d'une civilisation non répressive ; ensuite les réalisations mêmes de la civili-

sation répressive semblent créer les conditions préalables de l'abolition progressive de la répression. Afin de mieux comprendre ces deux raisons, nous essayerons de réinterpréter la conception théorique de Freud d'après son propre contenu socio-historique. *Entrée le révisionnisme*

Cette manière de procéder implique que l'on s'oppose aux écoles révisionnistes néo-freudiennes. Contrairement aux révisionnistes, je pense que la théorie freudienne est dans sa substance même « sociologique » (1) et qu'il n'est besoin d'aucune nouvelle orientation culturelle ou sociologique pour révéler cette substance. Le « biologisme » freudien est en profondeur une théorie sociale qui a été constamment rendue insipide par les écoles néo-freudiennes. En reportant l'accent de l'inconscient au conscient, des facteurs biologiques aux facteurs culturels, elles séparent la société de ses racines instinctuelles, et elles envisagent au contraire la société au niveau où elle se présente à l'individu en tant qu'« environnement » tout fait, sans se poser la question de son origine et de sa légitimité. L'analyse néo-freudienne de cet environnement est ainsi victime de la mystification des relations sociales et leur critique ne se manifeste que dans la sphère permise des institutions données. Par conséquent, la critique néo-freudienne reste, au sens strict du terme, idéologique : elle n'a pas de base conceptuelle hors du système actuel de la société ; la plupart de ses idées critiques et de ses valeurs sont celles qui lui sont fournies par ce système. La morale idéaliste et la religion célèbrent leur heureuse résurrection : le fait qu'elles ont été enjolivées par le vocabulaire de cette même psychologie qui, à l'origine, s'opposait à leurs prétentions, dissimule mal leur identité avec des attitudes officiellement désirées et prônées (2).

(1) En ce qui concerne l'examen du caractère sociologique des concepts psychanalytiques, cf. « The Application of Psychoanalytic Concepts to Social Science », de Heinz HARTMANN, in *Psychoanalytic Quarterly*, XIX, n° 3, 1950 ; *Mirror for Man*, de Clyde KLUCKHOHN, Mc Graw-Hill, New York, 1949 ; et « Some Psychoanalytic Comments on 'Culture and Personality' », de H. HARTMANN, ERNST KRIS et Rudolph LOWENSTEIN in *Psychoanalysis and Culture : Essays in Honor of Géza Róheim*, International Universities Press, New York, 1951.

(2) Pour une définition plus spécifique du révisionnisme néo-freudien, voir la postface.

En outre, nous croyons que les vues les plus concrètes sur la structure historique de la civilisation sont contenues précisément dans ces concepts que les révisionnistes rejettent. Presque toute la métapsychologie freudienne, sa dernière théorie des instincts, sa reconstruction de la préhistoire de l'humanité appartiennent à ces concepts. Freud lui-même les a considérés comme de simples hypothèses de travail, utiles pour éclairer certaines obscurités en essayant de créer des liens entre des notions théoriquement sans rapport. Elles étaient toujours ouvertes à la correction, et à rejeter si elles ne facilitaient plus les progrès de la pratique et de la théorie psychanalytique. Au cours du développement post-freudien de la psychanalyse, cette métapsychologie a été presque entièrement éliminée. Comme la psychanalyse est devenue socialement et scientifiquement respectable, elle s'est libérée des spéculations compromettantes. Compromettantes, elles l'étaient vraiment et à plus d'un sens : non seulement elles dépassaient le domaine de l'observation clinique et de l'utilité thérapeutique, mais elles interprétaient l'homme dans des termes bien plus offensifs contre les tabous sociaux que le « pansexualisme » freudien antérieur, des termes qui ont révélé les bases explosives de la civilisation. La discussion qui va suivre essaiera d'appliquer les notions rendues taboues de la psychanalyse (devenues taboues même à l'intérieur de la psychanalyse), d'appliquer ces notions à une interprétation des tendances fondamentales de la civilisation.

Le but de cet essai est d'apporter une contribution à la philosophie de la psychanalyse, et non à la psychanalyse elle-même. La discussion reste exclusivement dans le domaine de la *théorie* et n'aborde pas la discipline technique que la psychanalyse est devenue. Freud a développé une théorie de l'homme, une « psycho-logie » dans le sens strict du terme. Avec cette théorie, Freud s'est placé dans la grande tradition de la philosophie et sous des critères philosophiques. Notre but n'est pas d'apporter une interprétation corrigée ou améliorée des concepts freudiens, mais de définir leurs implications philosophiques et sociologiques. Freud distingue consciencieusement sa philosophie de sa science; les néo-Freudiens ont nié la plus grande partie de sa philosophie. Sur des bases thérapeutiques, on peut parfaitement justifier une telle négation. Cependant aucun argument thérapeutique ne devrait entra-

ver le développement d'une construction théorique qui vise non à guérir les maladies individuelles, mais à diagnostiquer le désordre général.

\*  
\*\*

Quelques explications préliminaires des termes employés sont nécessaires. « Civilisation » est utilisé de manière interchangeable avec culture, de même que dans le livre de Freud : *Malaise dans la civilisation*. « Répression » et « répressif », sont employés dans le sens non-technique du terme pour désigner à la fois les processus conscients et inconscients, externes et internes d'inhibition, de contrainte et de suppression. Le terme « instinct » conformément à la notion freudienne de *Trieb* se réfère aux pulsions primaires de l'organisme humain qui sont soumises à des modifications *historiques*. Ces pulsions s'expriment aussi bien de façon psychique que somatique.